

Entretien avec Anaïs Barbeau-Lavalette  
réalisatrice du **Ring**

# « Emprunter le regard de l'enfant a permis d'éviter le misérabilisme. » Anaïs Barbeau-Lavalette

ÉRIC PERRON

Au moment de rencontrer Anaïs Barbeau-Lavalette le 3 septembre dernier, nous savions que cet entretien de fin de parcours serait particulier. Après avoir parlé à la réalisatrice à plusieurs reprises tout au long des étapes de la production du **Ring**, nous n'allions pas lui demander d'où vient l'idée de ce film ou comment l'approche filmique avait été établie... Aussi, si le vous est normalement d'usage dans les entretiens, le lecteur comprendra que le tutoiement ici n'enlève rien au recul nécessaire à l'exercice, mais témoigne davantage du rapprochement naturel que favorise ce genre de long reportage (56 pages dans les 3 numéros qui précèdent celui-ci). C'est probablement cette familiarité professionnelle qui a donné à cette conversation l'allure d'un bilan à bâtons rompus.

*Ciné-Bulles : Notre dernière rencontre remonte au visionnement de la version finale du **Ring** à la fin du mois de juin.*

Anaïs Barbeau-Lavalette : Je n'avais pas aimé le film et c'est la dernière fois que je l'ai vu d'ailleurs. J'ai trouvé ça poche. (rires) Ce soir-là, je l'ai trouvé mauvais. Je suis sortie de là déprimée. Je n'avais pas du tout de recul. Maintenant, j'ai hâte de le revoir.

*S'investir totalement dans la réalisation d'un film, le remettre aux producteurs qui, eux, le livrent ensuite au distributeur : comment as-tu vécu cette étape où le film t'échappe?*

Le plongeon dans tout ce qui a suivi la fin du film, la distribution, le marketing, j'ai trouvé ça assez *tough*. Là, ça va, je m'en détache. Mais j'ai trouvé difficile de le laisser aller et de ne plus être au courant de ce qui se passe. D'apprendre dans les journaux qu'il n'a pas été pris dans tel festival ou de savoir par communiqué de presse la date de sortie... C'est le *business*. Par contre, je souhaite de tout mon cœur que les gens qui s'en occupent l'aiment autant que moi et qu'ils sachent tout ce qu'il y a dedans, l'énergie et l'investissement personnel. J'espère qu'ils en prennent soin.

*Il y a bien eu des rencontres avec les membres de l'équipe de Christal Films, le distributeur du **Ring**.*

Oui, je les ai rencontrés et ce sont des gens de cœur. Ça m'a rassurée. Johanne Sénécal, Vincent Lauzière et les autres, ce sont de bonnes personnes, avec qui j'ai eu un vrai contact, mais ça reste bref en comparaison de tout le travail que le film a demandé avant l'étape de la distribution. Tout s'est décidé en deux ou trois rencontres. Je me sens tellement impuissante. C'est une cassette parmi les autres. Je ne sais pas quelle place il reste pour l'être humain, tous les êtres humains qui se trouvent derrière cette cassette quand elle est parmi plein d'autres sur un bureau... Il n'y a personne de mieux placé que les gens de Christal pour faire ce travail, ils connaissent la stratégie. Je pense aussi qu'ils ont beaucoup de choses, beaucoup de films. J'aimerais ça qu'ils aient juste le mien, mais la réalité, c'est qu'ils en ont plein à placer... J'imagine qu'ils font de leur mieux. Je peux seulement leur faire confiance.

*Comment te sens-tu à l'approche de la sortie?*

J'ai peur des critiques. Je suis fragile. Ça part de quelque chose d'authentique : si quelqu'un frappe là-dedans, il frappe directement dans mon ventre.

Je sais que ce n'est pas l'objectif des critiques, mais j'ai peur d'être blessée et que ça m'empêche d'avancer. C'est seulement des craintes, je pense que c'est légitime. Je ne suis pas « carapacée » encore. Je ne sais pas si je vais le devenir, si je veux le devenir non plus.

*Espères-tu une bonne carrière en salles?*

Il est certain que c'est ce que j'espère, mais je n'y crois pas vraiment. Je ne crois pas que ce soit un film qui va demeurer longtemps à l'affiche, dans beaucoup de salles. J'aimerais ça. J'en ai l'espoir, mais je n'ai pas l'impression que c'est un film qui va être là pour longtemps.

*Revenons sur le tournage du film comme tel. Est-ce que tu penses encore qu'une vingtaine de personnes, c'était trop ou si finalement, c'est ce qu'il fallait pour réussir ce qui a été fait?*

J'aimerais essayer de faire un film avec une plus petite équipe. Je pense que l'équipe du **Ring** était d'une bonne taille, on avait besoin de tous ces gens, surtout pour un premier film. Et toute l'équipe était très motivée. Tout cela a contribué à faire en sorte que le film soit bon. Je me rappelle assez précisément dans quelles circonstances j'ai eu des frustrations par rapport à la mobilité de l'équipe. Hoche-laga est riche en scènes réalistes et comme je viens du documentaire, j'aurais aimé pouvoir capter des scènes sur le vif, mais c'était trop compliqué de faire bouger rapidement toute la structure du plateau. Je demeure convaincue qu'il existe une façon d'ajouter la légèreté du documentaire à la fiction. Je ne sais pas encore comment, quels éléments doivent être plus malléables ou plus souples. Peut-être que ce n'est pas tant le nombre de personnes qui compte que le fait de s'entendre sur une plus grande souplesse avec le 1<sup>er</sup> assistant à la réalisation pour capter des moments documentaires quand il y en a. Dans un prochain projet, j'aimerais que cette souplesse puisse exister. Dans le genre de film que je veux faire, cette légèreté peut nourrir un projet.

*Tout au long de la période de préparation précédant le tournage, le livre Au dos de nos images était pour toi quasiment une bible. Qu'est-ce que les frères Dardenne ont apporté au **Ring**?*

C'est difficile à expliquer. Je n'ai jamais pensé que je serais capable de faire une fiction avant d'avoir



Anaïs Barbeau-Lavalette – PHOTO : ÉRIC PERRON

les deux pieds dedans, je ne m'en sentais pas le droit, j'avais l'impression que cette action n'était pas légitime. Parce que je ne savais pas quel canal emprunter. Je ne suis pas une photographe, je ne suis pas non plus une esthète... Ça vient davantage des tripes, de la relation entre êtres humains : c'est plus instinctif qu'intellectuel. En lisant les Dardenne, en voyant leurs films — que j'aime, mais qui ne sont pas mes préférés —, leur réalisation me parle. On dirait qu'il y a là un canal qui me rejoint directement, qui relie la tête au cœur. C'est comme s'ils avaient déblayé un chemin que je pouvais emprunter. Leur exemple me rassurait. Ils ont la chance de

## EN COUVERTURE

Entretien avec Anaïs Barbeau-Lavalette  
réalisatrice du **Ring**

tourner en ordre chronologique sur plusieurs mois. Ils viennent du documentaire, eux aussi, et je sens que leur souffle réaliste, leur façon de travailler, leur direction d'acteurs... La lecture de leur livre mettait des mots sur ce que je sentais et que je n'arrivais pas nécessairement à exprimer.

*Il faut dire qu'ils possèdent une longue expérience. Quand on regarde tes courts métrages documentaires puis **Le Ring**, l'angle social — où les Dardenne logent aussi — ressort tout de suite. Visiblement, cela t'intéresse beaucoup.*

Je ne veux faire que cela. À moins qu'un jour je me dise que j'ai le droit de faire autre chose. Il y a vraiment cette notion du droit.

*Il faut d'abord avoir des choses à dire.*

C'est de cela que je parle, de légitimité. Il faut qu'un sujet m'habite profondément. Hochelaga m'habite, la Palestine m'habite aussi beaucoup. Il se trouve que ce sont des sujets à caractère social, mais peut-être que dans 10 ans, je vais vivre une histoire d'amour hallucinante et qui pourrait être à la base d'un projet. Pour l'instant, ce n'est pas cela qui me porte, qui me fait vibrer. Il faut qu'un sujet m'intéresse au point de me donner la force, l'audace de dire : « J'ai envie de vous raconter ça... »

*Quelle a été la chose que tu as aimée par-dessus tout dans la réalisation du **Ring**?*

De toute l'aventure, j'ai préféré la direction d'acteurs. J'adore ça.

*C'est une chose maîtrisée avec beaucoup d'aplomb dans le film.*

C'est la seule chose que je pense avoir vraiment réussie (rires), même si j'ai aussi découvert mes failles, mes erreurs. C'est un aspect du travail étonnant, une question de rencontres, comme dans la vie finalement. Il y a des gens avec qui la communication émotive passe bien et il y en a d'autres avec qui tu ne parles pas la même langue. Avec certains acteurs, le chemin était clair et avec d'autres, il y avait plus de détours.

*Nous avons parlé dans de précédents numéros du fait qu'il n'y a pas eu d'auditions pour chacun des*



De haut en bas, la famille de Jessy : son père (Claude Demers), sa mère (Suzanne Lemoine), ses frères (Hubert Lysiak et Maxime Dumontier) et sa sœur (Julianne Côté)  
PHOTOS : ÉRIC MYRE (INIS)

*rôles. Vas-tu le faire systématiquement à partir de maintenant?*

Oui. C'est une chose que je ne pouvais pas savoir avant de faire un premier film. Il existe plusieurs écoles de pensée à ce sujet. Il y a des gens qui n'en font pas du tout. Peut-être que lorsque tu as beaucoup d'expérience, tu peux te le permettre. Mais cela demeure difficile de faire des auditions. Je ne suis pas nécessairement à l'aise avec le processus, sauf que l'exercice est extrêmement riche. Tu as accès à une foule de propositions pour un même rôle. Par exemple, pour le personnage de Maryse, la mère de Jessy, on a vu cinq filles et elles étaient toutes excellentes. Les acteurs font preuve d'une grande générosité en venant se livrer de cette façon sans savoir s'ils vont être pris ou pas. Les auditions précisent les contours du personnage que, toi, tu es en train de dessiner, ce qui est mieux que d'avoir une seule proposition définie d'avance. Je pense que j'aurais pu aller plus loin si j'avais commencé avec tous les personnages dès le *casting* parce qu'il y a de la recherche qui se fait lors de cette étape. Dans certains cas, cette recherche n'a débuté qu'au cours des répétitions ou sur le plateau étant donné que certains rôles ont été attribués sans audition. Ces rencontres avec les acteurs te permettent aussi de constater s'il y a chimie humaine, si l'on peut s'entendre. S'il n'y a pas de *casting*, tu le constates en cours de tournage et si ça se passe moins facilement...

*Le rôle de Maryse n'avait-il pas été donné à Suzanne Lemoine, dans un café lors d'une rencontre?*

Oui, mais on a quand même fait des auditions après.

*Avec le recul, le montage est-il toujours l'étape que tu trouves la moins agréable?*

Ce fut la plus grande épreuve. Avant cette année, être angoissée, je ne savais pas ce que ça signifiait. Je l'ai découvert pendant le montage.

*Et comment ça se passait pendant le montage de tes documentaires?*

En documentaire, ce n'est pas pareil, tu re-scénarises. En fiction aussi, mais tu as plus de choix en documentaire. Tu réinventes une histoire, tu n'as pas de scénario, pas de récit à suivre. Tu reconstruis complè-



Maxime Desjardins-Tremblay (Jessy) dans *Le Ring* – PHOTO : ÉRIC MYRE (INIS)

tement. C'est plus libre, il y a plus de souffle aussi. Ça respire plus.

*Outre le casting, est-ce qu'il y a d'autres choses que tu ferais autrement?*

Je tiendrais plus à mes idées. Je ne sais pas si je peux dire cela, c'est délicat... Il y a des décisions que j'ai prises en sachant qu'elles ne plairaient pas à tout le monde, mais je suis contente de les avoir prises parce que ce sont les miennes. Mais il y a des décisions que je n'ai pas maintenues, que je n'ai pas eu le courage de tenir jusqu'au bout. Refaire un film aujourd'hui, je m'écouterais davantage, quitte à me péter la gueule. C'est difficile de faire fi des commentaires des gens qui te disent : « Ce serait meilleur avec ceci, sans cela... » Mais j'ai l'impression que si tu n'essaies pas d'aller au bout de tes idées, c'est une autre sorte de deuil. Par exemple, même si j'adore la musique de Catherine [Major] — une de mes meilleures amies —, dans mon esprit, depuis le début, il ne devait pas y en avoir. Je doute encore et je vais continuer de douter puis-

*« Refaire un film aujourd'hui, je m'écouterais davantage, quitte à me péter la gueule. »*

que je ne l'aurai jamais exploré. Ça reste mon film même avec la musique, j'en suis vraiment contente, mais c'est un des bouts que j'aurais tenus si j'avais eu plus confiance en moi. Tout le monde voulait de la musique, alors je ne me suis pas obstinée. Il est vrai que cela aurait peut-être été culotté de ne pas en mettre du tout, peut-être que l'écoute aurait été moins facile, peut-être que le film aurait été moins bon. C'est possible, mais j'ai encore des doutes là-dessus.

*Et en ce qui concerne toute la période de la scénarisation du projet?*

Il est certain que le prochain film, je veux l'écrire. Absolument. C'est frustrant. Hochelaga, c'est mon monde, mes ti-culs.

*Tu savais que la dynamique du concours mis sur pied par l'INIS obligeait la présence d'un trio producteur-scénariste-réalisateur. Comme tu es sortie d'une promotion en réalisation, tu ne pouvais pas scénariser le projet. Si tu trouves frustrant de ne*

## Des répétitions comme entrée en matière

ÉRIC PERRON

« Je continue, pour ma part, mes recherches en parcourant les ouvrages et pensées de grands directeurs d'acteurs, tels Augusto Boal et Dario Fo, tout en sachant bien que je développerai ma propre méthode sur le terrain », écrivait Anaïs Barbeau-Lavalette dans sa lettre d'intention destinée au jury en janvier 2006, 10 mois avant le début du tournage du **Ring**. La jeune réalisatrice savait très bien que la direction d'acteurs serait l'un de ses plus grands défis pour ce premier long métrage de fiction. Sur sa liste d'exigences auprès de la production, la tenue de plusieurs séances de répétitions avec les comédiens était prioritaire. Olivier Chouinard, 1<sup>er</sup> assistant à la réalisation sur **Le Ring**, résume avec justesse la force du film : « Il est très rare que les réalisateurs répètent vraiment avec les comédiens. Ils vont faire une lecture générale, ensuite il y aura trois blocs de quatre heures avant le tournage, c'est tout. Je n'ai jamais vu autant de temps alloué pour des répétitions. Ce sera un élément important pour la réussite du projet. »

Anaïs Barbeau-Lavalette savait fort bien en mettant en scène une histoire aussi dure (pauvreté, drogue, prostitution, etc.) que la ligne de la crédibilité serait mince. « Les répétitions sont une chose qui arrive de plus en plus rarement, précise Claude Demers, qui incarne le père d'une famille éclatée. Je ne pense pas que ce film aurait pu se faire sans répétitions. Parce qu'il y a des enfants, mais aussi à cause du propos. Je ne me vois pas arriver sur le tournage un matin pour jouer des scènes aussi dures, me jeter là-dedans à froid. » Idéalement, la réalisatrice aurait aimé rassembler, sur une période de six mois, les comédiens qui incarnent la famille Blais afin qu'une fois sur le plateau, ils forment un vrai clan. Évidemment, c'est une chose impensable dans le système actuel. Les répétitions ont donc permis un apprivoisement de part et d'autre : « Avant chaque bloc de tournage, il y avait une journée complète de répétitions. En fait j'avais noté toutes les scènes du scénario que je tenais à répéter. Parfois, juste le fait de pouvoir casser la glace pour certaines scènes me rassurait et les comédiens aussi en étaient contents », raconte la réalisatrice.

« Je comprends la demande d'Anaïs de vouloir faire autant de répétitions étant donné que Maxime avait le rôle principal et qu'il s'agissait de son premier film », explique pour sa part le directeur de production Donald Tétreault. Vrai que de faire reposer un film sur les épaules d'un jeune non professionnel de 12 ans comportait d'énormes risques, surtout pour une

réalisatrice qui « débutait », elle aussi. Maxime Desjardins-Tremblay (Jessy) a d'abord eu des séances de *coaching* avec Louise Laparé. La réalisatrice commente le « travail super précieux » de celle-ci : « Elle a lu tout le scénario avec lui, ce que j'aurais aimé avoir le temps de faire. Elle lui écrivait chaque scène sur une fiche et une fois sur le plateau, avant de jouer une scène, Maxime allait voir sa fiche. Ensuite, je lui donnais certaines indications. »

Plusieurs répétitions filmées se sont déroulées sur les lieux de tournage, si bien que le visionnement des bandes pouvait faciliter la réflexion sur la mise en scène. Et la réalisatrice y voyait d'autres avantages : « Les comédiens et moi pouvions apprivoiser les lieux. Par exemple, toutes les répétitions des scènes du parc ont été faites dans le parc, il faisait froid, mais Jean-François [Casabonne] et Maxime étaient là. Lorsqu'ils y sont revenus pour le tournage, ils le connaissaient, pas autant que leur personnage, mais ils n'étaient pas complètement vierges. »

En voyant le résultat à l'écran, il est certain qu'il y a eu un échange « lucratif » entre la réalisatrice et ses comédiens. Pour Claude Demers, les choses ont été claires très rapidement : « Après notre première rencontre, j'avais confiance dans le regard d'Anaïs. Et, dès les répétitions, j'ai vu qu'elle était une bonne directrice d'acteurs. Elle donnait les bonnes notes, dans mon cas et dans le cas des autres acteurs. Le filet était bon, je pouvais aller loin. Les acteurs vérifient d'instinct si ça va bien se faire. De cette façon, tu n'es pas obligé de te protéger, tu sais qu'il y a quelqu'un pour te diriger, pour t'aiguiller. » De son côté, Anaïs Barbeau-Lavalette semble avoir fait sur **Le Ring** une agréable découverte : « Quand je sens que l'autre comprend ce que je veux dire, c'est un grand soulagement, parce que je n'étais pas toujours certaine de ce que je racontais. Lorsque cette rencontre-là se produit, c'est magique. C'est comme une sculpture : la personne est là, tout ouverte et elle veut bien faire, mais il faut arriver à lui dire précisément, de façon juste, quelque chose de très abstrait, et tout en finesse. Quand la personne dit OK et que la prise d'après, ça s'en va dans cette direction, c'est tellement agréable. Ce que j'ai aimé en revoyant les prises — certains rageaient parce que je reprenais des plans 17 fois —, c'est que de la première à la dix-septième, tu vois la structure du jeu progresser... C'est un travail d'humain à humain que je ne connaissais pas et que j'aime vraiment. » ■

*pas avoir écrit **Le Ring** parce que Hochelaga est ton monde, pourquoi ne pas avoir gardé ce sujet pour un second film?*

Non. Je n'aurais jamais été capable de faire autre chose que cela. Je pense que, là, je suis capable d'écrire. J'ai vu le processus. Je ne dis pas que c'est facile, mais je sais que j'en suis capable.

*Donc tu seras davantage une cinéaste-scénariste plutôt qu'une cinéaste qui réalise des films écrits par d'autres?*

Je veux écrire. J'aime écrire. J'ai d'ailleurs un nouveau projet sur la table et c'est moi qui vais l'écrire.

*Vous n'aviez pas un projet, Renée, Ian, Thomas et toi après **Le Ring**?*

Oui, mais cette idée n'a pas levé. On s'est assis, les quatre, au printemps — au moment où la postproduction du **Ring** était bien enclenchée —, autour d'une bonne bouteille de vin... Thomas et Ian sont revenus sur cette idée que nous avons eue de faire un nouveau projet, étant donné que les choses s'étaient bien déroulées avec **Le Ring**. Renée [Beau-

lieu] et moi avons été honnêtes : elle veut réaliser et moi scénariser. Ça n'exclut pas une éventuelle collaboration, mais je ne suis pas habitée par 10 choses à la fois. Il y en a une et c'est celle-là que je veux écrire et réaliser. Je suis la mieux placée pour la raconter. Cela dit, il est certain qu'en cours de route, je pourrais faire appel à des conseillers en scénarisation.

*Est-ce que ce projet se fera avec les producteurs du **Ring**?*

Non, j'ai deux autres producteurs que je connais et avec qui j'avais déjà travaillé.

*Sur quoi portera ce nouveau projet?*

Sur mon expérience palestinienne. Je suis allée plusieurs fois en Palestine. C'est un film qui se déroulerait là-bas.

*Crois-tu que tu vas devoir mettre de côté le documentaire pour réaliser des longs métrages de fiction, des projets qui demandent beaucoup de temps et d'énergie?*

« *Je veux écrire.  
J'aime écrire.  
J'ai d'ailleurs  
un nouveau  
projet sur  
la table et  
c'est moi qui  
vais l'écrire.* »



Jessy en compagnie de son ami Jacques (Jean-François Casabonne) – PHOTO : ÉRIC MYRE (INIS)

## EN COUVERTURE

Entretien avec Anaïs Barbeau-Lavalette  
réalisatrice du **Ring**



Une des scènes spectaculaires du **Ring** : de la lutte comme en raffole le petit Jessie – PHOTO : ÉRIC MYRE (INIS)

Non, jamais. J'adore le documentaire, ça me nourrit énormément. Un de mes derniers documentaires, **Si j'avais un chapeau**, que j'ai tourné dans quatre endroits dont Hochelaga et la Palestine, constitue la source du **Ring** et celle du prochain projet. Le documentaire m'a amenée à découvrir ces endroits-là, à rencontrer ces gens-là sur une longue période. C'est pourquoi je me sens le droit d'en parler. Je ne me serais pas pointée à Hochelaga pendant un an pour y faire **Le Ring** si je n'avais pas eu un documentaire qui m'y avait conduite.

*Qu'est-ce que la fiction va ajouter à tes expériences documentaires ?*

Une implication personnelle plus importante. Aussi, la fiction peut avoir une portée plus grande que le documentaire, qui demeure malheureusement peu diffusé. S'il s'agit de causes sociales, la fiction peut toucher davantage. Dans le prochain, on dirait que ça part plus de moi. Il y a une prise de parole personnelle que tu n'as pas nécessairement dans le documentaire, un regard sur le monde. La fiction te

*« J'adore  
le documentaire,  
ça me nourrit  
énormément.  
Un de mes  
derniers  
documentaires,  
Si j'avais un  
chapeau [...] constitue  
la source  
du Ring... »*

permet de ramasser tous les trésors et tous les trucs durs que tu aurais vus dans la vraie vie pour les mettre dans un seul et même film. La famille au cœur du **Ring** est l'amalgame d'une quinzaine de familles. Le prochain, c'est plein de chocs, d'émotions et de perceptions d'un pays ramassés au cours de plusieurs voyages qui vont être mis dans un film d'une heure et demie.

*Avec **Le Ring**, tu entres dans le système du long métrage québécois. Faire un film tous les trois ou quatre ans, est-ce que ce rythme te convient ?*

Les projets doivent mûrir. Je ne sais pas comment tu peux en faire à un rythme plus rapide et qu'ils soient bien faits. Le prochain film, je ne le tournerais pas l'année prochaine. Pour être capable de faire un film, il faut du temps et j'en ai besoin. Pour ce qui est de vivre du cinéma, j'espère pouvoir continuer à faire du documentaire. Du bon documentaire. Je suis chanceuse jusqu'à présent. Tout ce qu'on me propose me ressemble. C'est dans le domaine social, le voyage...

*Faire un film sur un jeune issu d'une famille complètement éclatée dans un quartier défavorisé, les risques de sombrer dans le misérabilisme étaient grands.*

C'était ma hantise! Je n'aime pas les films larmoyants, je déteste les films misérabilistes. Je ne veux jamais avoir l'air de juger, je ne juge pas les gens d'Hochelaga, les familles que je connais depuis longtemps. C'est difficile de transposer cette réalité au cinéma, sans empathie, sans pitié. Faire en sorte que les spectateurs rencontrent ces gens-là le plus simplement possible. Si je dis : « Ça, c'est grave! », j'ai l'impression de passer à côté de la vraie gravité. Je crois que ce qui est vraiment dur et grave, c'est que ces situations soient considérées comme étant normales.

*Quel signe pouvait laisser croire que le film allait vers le misérabilisme et comment fait-on pour éviter cela?*

Je peux donner un exemple. La mère, dans le scénario, était très unidimensionnelle. Elle est dans la merde, elle se pique, elle sacre son camp et on la retrouve pute. C'est quelque chose qui peut facilement être misérabiliste. Le film est beaucoup tourné en gros plans et voir son visage ravagé n'était pas nécessaire. J'ai l'impression que d'éviter de la montrer détruite, c'était déjà éviter de tomber dans quelque chose de trop lourd, de trop pathétique. Dans une scène, son mari, le père de Jessie, rentre à la maison, constate que sa femme s'est encore droguée et la moleste assez violemment. On avait filmé cette scène-là de très près au début, on voyait vraiment ce qui se passait : il l'attaquait brutalement, on voyait la figure de la mère, la colère du mari, il y avait beaucoup de violence... J'étais mal à l'aise. En fait, ce qui ne fonctionne pas, c'est quand les choses sont trop dites, trop explicites, trop appuyées. Je n'étais tout simplement pas confortable avec cette façon de filmer. Je pense qu'une des directions qu'on a prise très vite, Philippe [Lavalette, le directeur photo] et moi, et qui nous a permis d'éviter le misérabilisme de façon générale, c'est d'être tout le temps ou presque dans le regard de Jessie. Lui, il ne la voit pas cette misère-là, il est dedans. Il ne peut pas avoir un regard extérieur comme celui de la réalisatrice. Il pue, il est sale mais, pour lui, ce n'est pas grave. Il ne voit pas sa crasse, ça fait partie de sa vie. Donc, dans cette scène où le père violente sa femme,

*« Je n'aime pas les films larmoyants, je déteste les films misérabilistes. Je ne veux jamais avoir l'air de juger, je ne juge pas les gens d'Hochelaga, les familles que je connais depuis longtemps. C'est difficile de transposer cette réalité au cinéma, sans empathie, sans pitié. »*

pendant que Jessie joue à un jeu vidéo, celui-ci sent bien qu'il y a quelque chose d'anormal, mais il ne met pas l'accent là-dessus. Là où moi j'aurais pu en mettre pour le dire haut et fort au public, lui, il n'en met pas parce que c'est sa vie. Emprunter le regard de l'enfant a permis d'éviter le misérabilisme.

La scène qui me faisait le plus peur, c'était celle des retrouvailles entre la fille et sa mère sur le coin d'une rue. Elles ne pouvaient pas être vues à travers le regard de Jessie parce qu'il n'est pas là. Une des façons de ne pas tomber dans quelque chose de trop dur, ça a été de filmer la mère hors foyer. Aussi, on a enlevé beaucoup de dialogues. Même chose lorsque Jessie retrouve sa mère dans son appartement, il reste deux lignes du scénario. C'est comme si dans le silence, dans le non-dit, dans la lourdeur du moment, on évitait le misérabilisme.

*En ce qui concerne les coupures, la différence entre le nombre de scènes dans le scénario et la version finale du film est énorme — près d'une trentaine. C'est anormalement élevé.*

Oui. C'est comme ça lorsque le scénariste n'est pas la réalisatrice.

*Mais tu aurais pu ne pas tourner certaines scènes?*

Non, il fallait que je les tourne. On a négocié les scènes qu'on allait tourner. Il y a des scènes que je voulais enlever au scénario qui ne l'ont pas été. En montage, ces scènes-là ont donc été naturellement les premières à être retirées. Quand tu écris ton scénario, tu peux sentir peut-être de façon plus juste ce que tu veux avoir dans ton film.

*Mais ce n'est tout de même pas cela qui explique le retrait d'autant de scènes?*

Ce n'est pas juste cela. Il y a aussi des scènes qu'on coupe parce qu'une fois le film monté, elles ne fonctionnent pas.

*Quel bilan fais-tu de cette aventure d'un premier long métrage?*

Je suis fier de mon film, je l'assume. C'est authentique dans le sens où j'ai vraiment fait tout ce que je pouvais pour être à la hauteur. Après, je ne le sais pas. J'ai plein de doutes, il y a des choses que j'aime

## EN COUVERTURE

Entretien avec Anaïs Barbeau-Lavalette  
réalisatrice du *Ring*

beaucoup et d'autres que j'aime moins. Aussi, je trouve que ça prend de la place dans ma vie. (rires) On dirait qu'en ce moment, il y a juste mon film, alors qu'il va peut-être rester deux semaines en salles et ensuite, ce sera fini. Sur le plan de l'investissement personnel, toute mon année y aura passé. C'est comme une passion momentanée et ensuite pouf!, c'est parti. Je crois tout de même qu'il est important que cela prenne autant de place, sinon tu ne peux pas réaliser les choses avec conviction. C'est probablement pour cela aussi qu'il est difficile de le laisser aller. Quand je dis que je ne sais plus quoi en penser, c'est pour me protéger. Comme si j'essayais de m'en détacher le plus possible pour ne pas être blessée trop profondément si jamais les gens ne l'aiment pas.

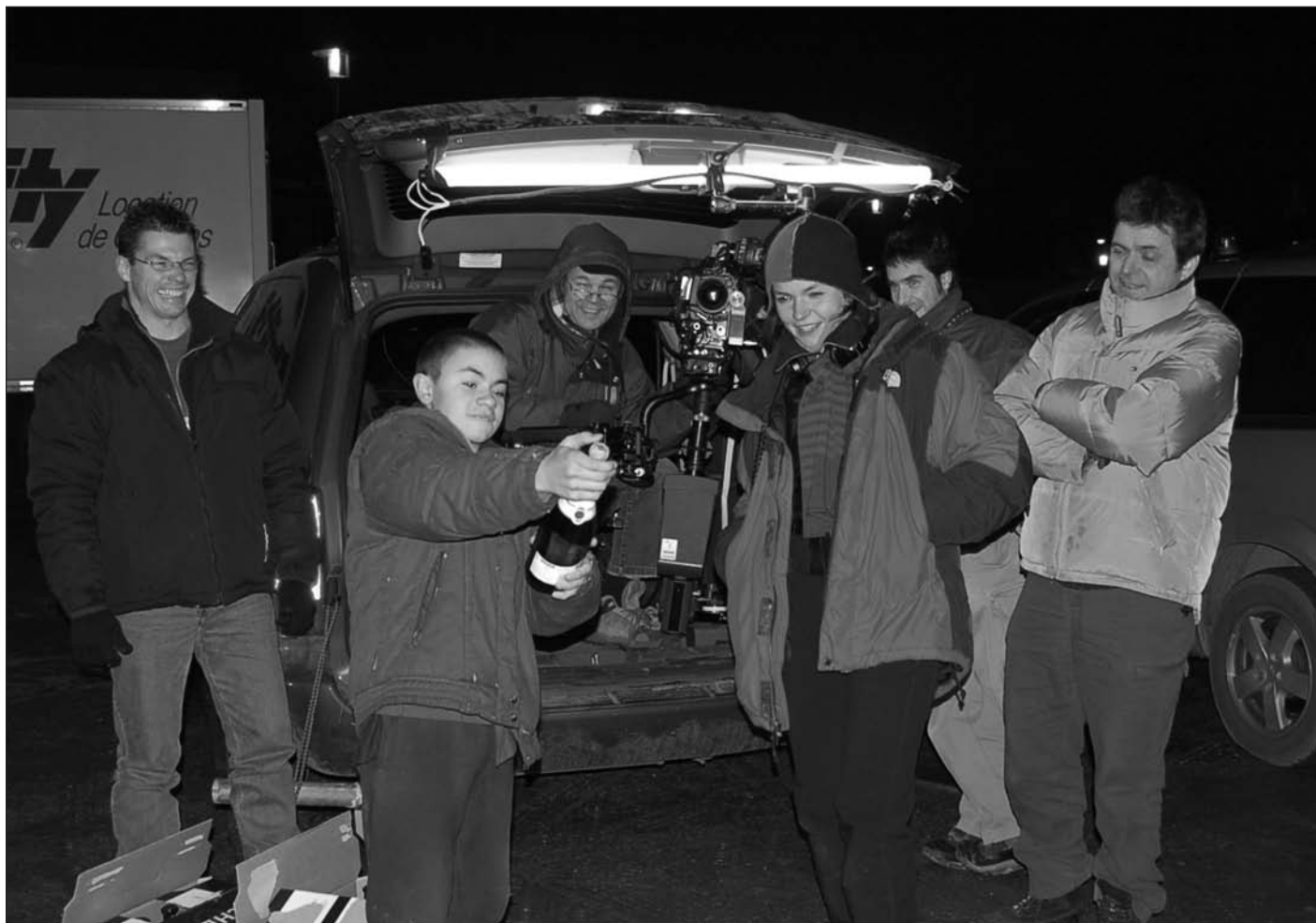
Une pensée me revient. À la fin d'une journée de montage, je me disais que je ne ferais plus jamais de film, que c'était trop dur. Je ne comprenais pas ce que cela m'apportait, si cela allait vraiment racon-

*« Faire en sorte  
que les gens  
qui verront  
le film prennent  
davantage  
conscience  
que ce quartier  
existe,  
que ces enfants  
existent. »*

ter quelque chose d'important, si ça allait pouvoir faire changer des choses. Je suis une personne qui a le bonheur facile et là je me disais : « J'ai déjà été plus heureuse que ça. » Je n'étais pas heureuse à ce moment en montage. J'avais dit à Émile [son amoureux] : « Je ne sais pas si j'ai le goût d'en faire d'autres, j'aime mieux choisir d'être heureuse. » Mais finalement, j'ai une grande envie d'en faire d'autres. C'est quelque chose de passer. Je n'avais jamais frappé le fond comme ça, tout remettre en question, se demander si tout cela en vaut la peine. D'ailleurs, je ne sais toujours pas si cela en vaut la peine...

*D'où te viendra la réponse?*

De la réception du public, des critiques. L'impact que ça peut avoir sur le quartier Hochelaga, mais ça, je ne le saurai jamais. Faire en sorte que les gens qui verront le film prennent davantage conscience que ce quartier existe, que ces enfants existent. C'est mon souhait ultime. ■



Fin de tournage : Maxime Desjardins-Tremblay débouche le champagne sous le regard de son père (à gauche), de techniciens, de la réalisatrice et du directeur photo – PHOTO : ÉRIC PERRON

# Premiers pas

ÉRIC PERRON

« **N**aturellement, pour elle, c'était tout nouveau. Il y avait le côté émerveillement, une certaine naïveté. Elle découvrait toutes les possibilités qu'on pouvait faire en ce qui concerne la correction de couleur. Elle était gênée parfois de poser des questions. Je lui ai dit : " Si tu as des commentaires, dis-les. Si tu n'aimes pas ce que je fais, dis-le. " Je lui ai même dit à un moment donné : " Même si ton père est là, si tu n'aimes pas la direction qu'il prend, dis-le. C'est ton film. Ne te gêne pas, on ne sera pas offusqué. " » C'est ainsi qu'Éric Gaudry, le coloriste qui a fait l'étalonnage numérique du **Ring**, résume son sentiment à propos d'Anaïs Barbeau-Lavalette. Pour la jeune réalisatrice, toutes les étapes de la création d'un premier long métrage, tous les aspects, représentaient inévitablement un défi nouveau. Chaque personne que nous avons rencontrée pour faire notre série d'articles sur la production du film a bien voulu répondre à notre petite question de fin d'interview : « C'est comment travailler avec Anaïs? » Nous avons pensé que dans le cadre d'un entretien avec la cinéaste, l'endroit était bien choisi pour lui transmettre quelques réponses.

« On a vu au début son manque d'expérience. Les premières journées du tournage, elle était parfois dans le cadre, rivée sur son moniteur portatif... " Coupez! Anaïs, tu es dans le cadre. " Elle a appris très vite à se tasser », se rappelle en rigolant le 1<sup>er</sup> assistant à la réalisation Olivier Chouinard. Des situations certainement attribuables à la nervosité et tiens, pourquoi pas, à une très grande concentration. Encore Olivier Chouinard, à mi-parcours du tournage : « C'est un privilège pour moi de la voir aller. Elle est très préparée, elle sait ce qu'elle fait, elle sait ce qu'elle veut, elle connaît par cœur sa chronologie. Elle peut parfaitement replacer les comédiens dans le contexte de

l'histoire. Elle connaît son scénario par cœur, les intentions de chacun des personnages. Je trouve ça fantastique. Je suis surpris du talent qu'elle a, je trouve ça incroyable ». Très bien préparée donc, la jeune « débutante. » Pour Clermont Lapointe, « la petite, elle sait ce qu'elle veut. Elle ne sait peut-être pas comment le faire, mais elle apprend vite », observe ce chef éclairagiste de 25 ans de métier. « Elle a une vision complète de son film. Pour quelqu'un qui en est à son premier, c'est exceptionnel », tient à préciser, pour sa part, le directeur de production Donald Tétreault.



Anaïs Barbeau-Lavalette sur le tournage de **Ring** – PHOTO : ÉRIC MYRE (INIS)

Les comédiens ont sûrement un avis sur notre question, eux qui, après tout, se sont fait diriger par la jeune cinéaste. « C'est la réalisatrice la plus patiente », insiste le jeune Maxime Desjardins-Tremblay qui incarne Jessy, personnage central du film. Il est vrai que du haut de ses 12 ans, le comédien novice en a vu plusieurs à l'œuvre... Pas grave, ça

fera sourire la réalisatrice qui, il est vrai, a dû ramener à quelques reprises le jeune Maxime sur le chemin de la concentration. Pour l'autre Maxime, Dumontier celui-là, qui joue le grand frère de Jessy, il n'y a pas de doutes : « Elle dirige bien, mais elle recommence souvent, c'est la championne du " On recommence! ", par contre elle sait où elle s'en va. » Il est vrai que la réalisatrice a multiplié les prises, mais si c'est pour s'en aller dans la bonne direction... Pour le mixeur Stéphane Bergeron, la complicité fut immédiate et limpide : « Elle sait ce qu'elle ne veut pas. On peut lui proposer un paquet de choses. Si elle ne veut pas d'un élément sur une scène, elle sait pourquoi. Il y a des réalisateurs qui ne savent ni ce qu'ils veulent ni ce qu'ils ne veulent pas. Dans ce temps-là, on peut perdre beaucoup de temps. Mais avec Anaïs, ça va bien : si elle ne veut pas d'une chose, elle le dit et ça finit là, on l'enlève. » ■